

# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

204 X

dix-septième année

Décembre 1970

**TARIF DES ABONNEMENTS**

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française .....	45 F	23 F
Etranger .....	55 F	28 F
Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4,50 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

---

**Abonnements - Correspondances - Envoi de textes**

« ARCADIE »

**61, rue du Château-d'Eau, Paris-10<sup>e</sup>**

**Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02**

**au nom de « ARCADIE »**

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*1 F pour tout changement d'adresse*

---

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

---

« Copyright « Arcadie 1970 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1970. N° 438 — Imprimé en France

# A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1970

---

---

## S O M M A I R E

Le combat d' <i>Arcadie</i> .....	568
Le Procureur Chabrol, par GÉRARD MEZIERES ....	569
<i>L'île interdite</i> , poème de E.-M. GARMERRE .....	579
La pédérasie aux Etats-Unis, par G. X... ..	580
La passion du Dr Giese, par A. d'ARC .....	585
Lettre d'Afrique à mon frère, par J.-M. RENEY ....	590
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE .....	595
Une omission historique .....	600
Décembre dans mon cœur, par YVES FERSEN ....	601

### LIVRES :

<i>Eros minoritaire</i> , de Françoise d'EAUBONNE .....	604
<i>Carnaval — Le Roi des Aulnes</i> .....	607
<i>Loups-garous et vampires</i> , de R. VILLENEUVE .....	609
<i>Les veufs</i> , de BOIEAU-NARCEJAC .....	610
<i>Au-delà du sexe</i> , de Léopold GOMEZ .....	611

### CINÉMA :

<i>L'amour à trois — Disons un soir à dîner</i> .....	612
<i>Les cousines</i> .....	614

## LE COMBAT D'ARCADIE

« MAINTENANT QUE LA VÉRITÉ  
PEUT ETRE DITE... » (EN ANGLETERRE)

La très noble *Défense de l'homme*, revue lucide et percutante, qui s'occupe de tout — vraiment de tout — mais essentiellement de tout ce qui concerne la défense des hommes, contre les erreurs et les folies de l'homme! — signale que la revue anglaise *Humanist* a enfin — « maintenant que la vérité peut être dite » précise l'auteur — pu présenter à ses lecteurs « un article documenté sur l'homosexualité ». (*Défense de l'homme*, n° 258 d'octobre 1970, page 26.) De longs et savoureux passages sont cités.

La revue française rappelle à ce sujet que « l'histoire de cette minorité persécutée est racontée dans un curieux livre publié par H. Montgomery Hyde : *The Other Love* (Ed. Heineman) ».

Car maintenant, on peut tout dire. Ou presque tout. En Angleterre, bien sûr. Et qui sait? même en France...?

Après le vaste panorama de *l'Eros minoritaire* de Françoise d'Eaubonne, Jacqueline Jordan..., jusque dans *Salut les copains*, s'est enhardie à écrire sur « cet autre amour »... des pages absolument lucides, réconfortantes même, dont nous tenons à la remercier (pages 66 et 119 du n° 98, octobre 1970) — que 2 à 300 000 lecteurs, concernés ou non, auront pu lire. Ces hétérosexuelles courageuses auront sans doute apaisé et rassuré beaucoup de jeunes, brimés par le vieux tabou paulinien.

# LE PROCUREUR CHABROL

par GÉRARD MEZIERES.

La porte du tribunal claqua avec force. Un homme en sortit. Il semblait pris de vertige. Le soleil implacable dessinait son ombre derrière lui. La concierge ouvrit la porte et lui tendit son chapeau, un canotier.

— Monsieur Frémigny, attention ! on vous attend à 5 heures.

Oui, à 5 heures Frémigny serait là. Il se dirigea vers la 6 CV Peugeot. Elle était seule sur la place. A cette heure, Loudéac était désert. Il s'engouffra dans la voiture, ouvrit le journal qu'il tenait sous le bras : une affaire de mœurs. « Les déserteurs du chemin des dames ». Le titre volontairement gouaillieur, ne laissait aucun doute sur l'exposé de la situation. Au bout de quelques minutes, une vieille dame le rejoignit. Elle tenait un filet à provisions. Elle s'aperçut de sa mauvaise mine, le questionna ; il répondit seulement : Je ne me sentais pas bien.

— Tu as peut-être mangé quelque chose, dit la vieille dame soucieuse.

La voiture se mit en chemin. Elle hoquetait comme un vieux cheval poussif.

Les Frémigny habitaient en dehors de la ville, derrière un bosquet d'arbres, une vieille maison — une ferme arrangée bourgeoisement. C'était autrefois une gentilhommière. Céline, la bonne, vint au-devant d'eux. Elle aida Madame à descendre de voiture. Le soleil était chaud en ce début de juillet. C'était la période des assises au chef-lieu du département : une comtesse de Kerninon passait en justice pour avoir tué son mari afin de faire profiter son fils de la succession — un enfant naturel né d'une vie d'aventures. Sur son portrait, le procureur apparaissait hautain et autoritaire. M<sup>e</sup> Henri Robert tenait l'autre volet. Et une femme effondrée, entre eux deux, pleurait.

— Avec cette chaleur, ils vont souffrir les pauvres, dit Mme Frémigny à son fils.

Etienne acquiesça d'un regard las. Il n'était guère heureux d'avoir été nommé à Loudéas. Un poste d'attente. — Ancien clerk de notaire, il devait à sa taille déjetée par une coxalgie, d'avoir évité le service militaire. Les poules piaillaient dans la cour où Céline leur déversait l'appoint quotidien.

Il se mit à table sans appétit.

— Mon pauvre petit. Ce n'est pas bon pour toi de vivre ici toute l'année, dit sa mère, je le comprends. Pourquoi ne te maries-tu pas?

Loudéac — un gros bourg plutôt qu'une ville — qu'une fantaisie de l'administration de Napoléon, créa dans une croisée de chemins, au milieu d'un désert — la plaine est interminable et grise, et s'étend à perte de vue. Rien n'y pousse. Le sol est battu par un vent fiévreux. Quelques chênes ébranchés comme des plumeaux, et des champs de colza et de sarrazin en meublent l'horizon. Seule distraction du regard : des troupeaux de chevaux en quasi liberté, courent à travers les champs.

— A ton âge ce n'est guère une vie!

Malade, Etienne avait dû renoncer à son stage de notaire, considéré comme trop fatigant pour lui, et entrer dans la magistrature. C'était dans les années 1928. La profession était assez décriée. Le remous des affaires captait toutes les jeunes audaces. L'argent coulait à flots dans les milieux affairistes de la capitale. Les jeunes gens de la noblesse achetaient des garages. Quelques villageois effrontés se faisaient danseurs mondains. La brune odeur de l'or attirait toute la jeunesse vers les métropoles. Il fallut l'infirmité d'un Etienne Frémigny pour lui faire adopter cette profession qu'avait exercée un de ses oncles mort Premier Président à Rennes, en 1892.

— Tu verras! tu t'y feras! dit Mme Frémigny. L'hiver n'a pas été si long. Les beaux jours sont là.

Etienne, distrait, ne répondait pas. Il pensait à l'article au titre compromettant « Les déserteurs du chemin des dames », et plus bas, au détour d'une colonne, ces simples mots isolés du contexte : « Un commis greffier, M. A.G., connu pour ses mœurs spéciales, s'est suicidé par pendaison. »

Il essayait de soutenir la conversation de la vieille dame.

— Maintenant que le piano a été monté dans le salon, tu

pourras en jouer. Rappelle-toi ! tu avais tant de succès au cours de Mlle Quenry.

Il revit une assistance désuète avec des jeunes filles gauches, au visage couvert d'acné, tandis qu'il montait sur une estrade, encombrée de plantes vertes, et jouait le troisième nocturne de Chopin, d'une main maladroite, engluée par le trac.

— Tu avais aussi une charmante voix. Tu chantais si joliment ! rappelle-toi !... Enfin tu te marieras... cela vaudra mieux.

Dans la basse-cour un coq chanta. Le peuple des volatiles s'écroula...

La vieille dame reprit :

— Et puis, Saint-Brieuc n'est pas si loin !... Il y a la mer. La jeunesse en été !...

Elle allait dire : tu profiteras des bains de mer. Elle allait attirer l'attention sur l'infirmité de son fils qui le retenait de se déshabiller en public sur une plage.

— Enfin, mon cher fils, je ne peux pas faire plus ! Te voici installé ! A toi de faire ta vie !

Elle se retint de trop parler. Déjà une fois ou deux, cette phrase sur le mariage avait failli provoquer un drame. Etienne ne se consolait pas d'un physique avarié, et son anxiété s'était aggravée ces dernières années.

— Tu verras ! Tout cela n'est rien, ajouta la mère. Un homme est toujours assez beau. Comme disait ma mère, en amour n'importe quel chien coiffé fait l'affaire.

Le café ne détendit pas l'atmosphère. De toute évidence l'homme désirait être seul. La vieille dame en profita pour monter faire sa sieste, en annonçant son départ pour le lendemain. Une sœur d'Etienne l'attendait à Laval, pour faire ses couches.

Soulagé par le départ de sa mère, Etienne se hâta de déplier le journal. Son binocle glissa de son nez et faillit se briser sur le marbre de la cheminée. Il y avait des noms cités, tout au moins les initiales, avec des sous-entendus blessants. Le signataire de l'article, un pâle journaliste, n'avait cherché à ménager personne, et quant au texte il était écrit d'une façon narquoise et insupportable. Pour la première fois, Etienne soupçonnait l'ennui pesant des petites villes, la malignité et l'envie qui empoisonnaient les logis aux volets clos comme les yeux d'une pénitente hypocrite. Dans une cité de plus de 100 000 âmes de tels ragots n'eussent pas eu cours. Dans une feuille provinciale, distri-

buée avec la bénédiction de l'Église et l'agrément de la Préfecture, chacun se jetait sur les moindres potins. Seuls des journaux spécialisés dans le chantage pouvaient se repaître de faits aussi sordides...

Une école de parachutistes stationnait dans un camp des alentours, et les recrues venaient se distraire en ville, à l'époque du week-end. C'était le début de l'affaire.

Etienne s'arrêta de lire... Un brusque éblouissement devant les yeux... Il avait par hasard, au cours d'un voyage à Saint-Brieuc, connu un parachutiste de cette école, Gilbert Labatié... Il se versa d'une main tremblante un verre de cognac... Gilbert était dans cette école! Souvent il venait à la ville. C'était ainsi qu'il l'avait rencontré. C'était un honnête garçon, et il lui semblait impossible qu'il se fût livré à de telles compromissions. Il le revoyait, fier, la taille bien sanglée dans son uniforme, le regard assuré. Ce n'était pas possible!...

Il reprit le journal et lut. Des vols de couvertures au camp de Saint-Errand avaient depuis longtemps attiré l'attention des officiers chargés de la surveillance du matériel. Ils résolurent d'organiser une filière. Certains de ces jeunes gens dépensaient des sommes considérables en ville, dans des cabarets avec des filles, ou aux jeux de poker dans des établissements louches — alors que rien dans leur situation ne permettait de justifier de telles dépenses. Où trouvaient-ils ces ressources, sinon dans le vol? — On arrêta deux ou trois d'entre eux. On les renferma quelques jours et on les soumit à des mesures disciplinaires. Ils finirent par avouer. Mais ce qu'ils avouaient semblait à Etienne si révoltant, qu'il ne pensait pas que ce fût possible.

Etienne lisait, et son binocle tremblait sur son nez. Eh quoi! des hommes bien considérés, qu'il côtoyait dans la rue ou au Palais de Justice, ayant pignon sur rue et une famille, avaient pu se laisser avilir de la sorte! En tout cas les jeunes gens les accusaient sans vergogne, et avouaient s'être livrés à eux pour quelque monnaie. Qui plus est, les rencontres avaient lieu sous les châtaigniers du Champ de Mars à l'angle de la caserne. Cent fois il était passé par là, sans rien remarquer.

Une pluie fine tombait. Les pieds s'engluaient dans une boue épaisse. La petite ville obstinément morose était plongée dans les ténèbres à 5 heures du soir. Quelques lampadaires balayaient l'obscurité. Les sons d'un accordéon sor-

taient d'une guinguette où l'on voyait, dans un rai de lumière, poindre quelques cois bleus. Le diable était dans la cité.

Et pourtant, ici dans cette petite ville, il y avait encore quelque chaleur humaine, mais à Loudéac c'était bien pis encore, et s'il n'avait eu l'harmonium de l'église pour jouer quelques fugues, Etienne serait mort de tristesse. Le piano n'était arrivé que ces derniers jours, monté par deux malabars. Il avait fait son apparition dans le salon, comme une prima donna entre en scène entourée de ses soupirants. Il était porteur de tant de souvenirs. Etienne s'était senti revivre. Grâce à lui il pourrait affronter l'hiver.

A ce moment, la cloche de la porte d'entrée résonna. Une forme se tourna dans l'ombre. Céline introduisait le visiteur. Elle alla vers Etienne, lui murmura quelques mots à l'oreille. Il changea de couleur. La femme, une villageoise d'une soixantaine d'années, était entrée... Elle le regardait, visiblement mal à l'aise.

— Entrez! Asseyez-vous! dit Etienne avec brusquerie. Je vois ce que c'est, vous êtes la grand-mère de Gilbert.

— Oui, c'est cela — Une triste affaire, pensez-vous! (elle baissa les yeux vers le parquet). Pauvre petit! il est en prison. Il n'est pas coupable vous savez, mais avec les coups on les terrorise à l'armée. Dieu sait ce qu'il aura pu dire. On finit par les faire avouer n'importe quoi. Vous qui l'avez connu, Monsieur le Juge, vous pouvez bien dire que c'est un honnête garçon mon Gilbert. Non qu'il ne soit capable de quelques frasques comme tous les jeunes! Jadis il nous a donné bien du souci à son grand-père et à moi; mais cela, oh! non, je ne l'en crois pas capable!... Vous non plus, n'est-ce pas?

Etienne marchait de long en large. Qui donc avait envoyé la vieille dame chez lui? Était-ce Gilbert lui-même, ou bien... C'est vrai qu'il lui écrivait chez sa grand-mère pour échanger des rendez-vous, plutôt qu'à la caserne. C'est ainsi qu'elle avait dû savoir son adresse, et peut-être lui avait-il raconté, par gloriole, l'aventure d'avoir rencontré un juge, un jour qu'il rentrait au camp et que son vélomoteur l'avait laissé en panne sur la route. De toutes façons il n'y avait pas de quoi fouetter un chien; mais que voulait-elle?

Il appela Céline, demanda une tasse de café. Tout cela pour gagner du temps. Cependant, il observait la vieille du coin de l'œil.

— Je savais bien que vous feriez quelque chose pour nous, dit la vieille qui suivait son idée. Vous ne pouvez pas laisser le garçon en prison, vous interviendrez pour lui?...

C'était donc cela. Etienne, aux aguets, se raidit. Il venait de revoir, dans le volet du salon, en face du visage de l'avocat, la tête sinistre du vieux Chabrol, le Procureur. C'était un renard prêt à saisir sa proie et lui casser les reins. Il avait, par ses exactions et les mille vexations qu'un chef peut infliger à ses subordonnés, fait fuir des générations de substituts. Sa hargne n'épargnait personne. Des années de parquet et de solitude dans des petites villes empoisonnées par la délation. Lui avaient valu ce caractère chafouin, aigri, curieux, qui n'acceptait guère la vertu et ne croyait qu'à la toute puissance du mal. Intervenir pour Gilbert, compromis dans une affaire de mœurs, serait se mettre le cou sous la griffe du redoutable vieil homme, et tomber sous sa hargne. Déjà il était assuré, par de menus indices, que le Procureur ne l'aimait pas, et peut-être le surveillait-il. Certaine délicatesse de ses propos, et un peu d'afféterie tenant aux goûts littéraires d'Etienne et à sa vie prolongée sous l'aile de sa mère, avaient attiré l'attention de l'ironique vicillard enfermé dans son parquet, et qui surveillait d'une fenêtre les ébats des couples dans le jardin anglais.

— Si j'interviens, pensait Etienne, ils me casseront les reins. Comment expliquer que j'ai connu Gilbert, que je l'ai ramené chez moi, et noué ma sympathie avec ce garçon, au point de le garder plusieurs week-end chez moi.

Bien sûr, il y avait la solitude, la pluie épaisse, noyant la campagne bretonne dans un désert animé seulement par quelques poivrots et une population abrutie par les travaux des champs. L'absence d'interlocuteur valable! Tout ce qu'un littérateur pouvait comprendre : la matière même d'un livre — Mais comment expliquer cela à un tel butor qui passait sa vie à chercher de nouvelles victimes?

Il pouvait encore amenuiser les faits, atténuer sa sympathie pour Gilbert, faire intervenir le curé, mettre en avant le chagrin de sa grand-mère. Le visage d'Etienne était devenu gris de contrariété!

— Oh! je comprends, disait la grand-mère désolée, vous ne voulez rien faire pour mon Gilbert. Vous croyez à toutes ces vilaines histoires.

Pouvait-il dire que peu importait qu'il y crût ou qu'il n'y crût pas. La question n'était pas là. Une seule chose

existait : l'apparence ! L'apparence de la vertu qu'il devait sauvegarder coûte que coûte.

Et si Gilbert parlait ? S'il le mettait en cause de lui-même, justement pour le forcer à agir ? Il se persuada qu'il devait faire quelque chose pour sauver Gilbert et rassurer la vieille dame. Coûte que coûte il irait à Saint-Brieuc demain, il verrait le Procureur !

— Et bien ! dit sa mère quelque temps après. C'était bien long cette visite !

— Un marché pour des pommes de terre, dit Etienne. Les paysans sont toujours comme ça. Ils ont toujours peur qu'on les vole.

— II —

M. Blavard, le juge d'instruction, était un étrange homme : rose, courbé, frétilant, empressé, on avait l'impression en le voyant, d'un mignon chien d'appartement. Si le Procureur appartenait à l'espèce du lion, c'était bien à un caniche que M. Blavard faisait penser.

Chaque jour à onze heures, il était convoqué par un coup de sonnette impérieux, dans le bureau du tout puissant Chabrol. Il entra en clopinant, avec un ou deux dossiers à la main. Le Procureur Chabrol écoutait avec impatience son rapport sur les dossiers du jour, et lui communiquait de nouvelles instructions. Il ne tarda pas à savoir que M. Frémigny avait demandé un sauf-conduit pour visiter un détenu à la maison d'arrêt.

Sa tête léonine s'empourpra de colère. L'infortuné Blavard baissa une tête repentante comme un artichaut sous l'orage.

— Voyons ! Blavard ! vous n'auriez pas dû le lui donner ! C'est à moi qu'il devait le demander et il n'aurait pas osé. Je suppose qu'il s'agit encore de cette affaire de meûrs du Champ de Mars où notre greffier a trouvé la mort ! (Il ne l'avait pas volée.) Mais que voulez-vous que fit Frémigny dans cette affaire, si ce n'est pour un petit copain, Gilbert Labatié ! J'aurais dû m'en douter. Un enfant de l'Assistance, élevé chez les sœurs. Sa mère l'avait abandonné, mais notre bon Frémigny a retrouvé sa trace. Je savais qu'il recevait cette petite crapule à Loudéac, volets clos dans son habitation, j'en avais été averti. Ah ! il veut jouer au plus fin avec moi. Il y a longtemps que je le tiens à l'œil ce petit monsieur, avec sa voix féminine et ses gestes maniérés. S'il croit qu'il l'emportera en Paradis ! Je l'habillerai en

haut lieu, et on verra s'il peut encore espérer de l'avancement!

Le timbre sautillant du juge Blavard essaya de modérer les tirades rhétoriques du Procureur Chabrol et de le ramener à la réalité. Il s'agissait au plus d'un service que le jeune juge voulait rendre à une vieille paysanne qu'il connaissait et que le curé avait présentée à son paroissien, pour calmer l'inquiétude bien naturelle de la vicille. L'affaire de cette intervention ne valait pas deux clous, mieux valait n'y pas faire attention et répondre par l'indifférence. Il s'occuperait de calmer le zèle du jeune Frémigny, et celui-ci n'y reviendrait plus.

Mais le Procureur ne se tenait pas pour battu :

— Il ne faudrait pas qu'il se payât le luxe de venir comme témoin de moralité, à l'audience, en faveur de Labatie, pour faire pièce à l'accusation, aussi vrai que je m'appelle Chabrol! J'ôterais pour l'avenir toute envie à ce jeune drôle de me braver dans mon ministère!

C'est sur ces paroles de menaces, que le juge Blavard se retira en trotinant.

\*  
\*\*

Dans la salle d'attente des visiteurs, Frémigny se morfondait en attendant qu'on ouvrît la porte derrière les grilles du parloir de la prison.

Il était venu quelquefois, du temps où il était stagiaire, dans les « parloles » des avocats, conférer avec un détenu. Il les affrontait le visage découvert (dans certaines maisons de force, les détenus avaient le visage recouvert d'un capuchon de moine, avec deux trous pour laisser sortir les yeux). Ceux-ci lui exposaient leur affaire. Ils en profitaient pour se faire offrir des cigarettes, rendre quelque menu service.

Cette fois c'était le parloir ordinaire du public qui s'ouvrait à lui. Un bruit de pas traînants, un cliquetis de clefs, un crâne rasé, et ce demi-sourire, mi figue mi raisin, qui marque les visages usés par la peur.

Le juge s'avança vers Gilbert. Contre son attente, celui-ci s'était retranché dans une attitude hostile :

— Eh quoi! ça ne vous suffit pas, Monsieur le Juge, d'avoir vu mon portrait dans le journal du soir! Vous ne me trouvez pas encore assez moche. Ça vous amuse de voir ce qu'ils ont fait de moi!

Surpris par l'algarade, Etienne avait reculé de deux pas. Décontenancé, il ne savait par où commencer son discours.

— Allez-y! des bonnes paroles à présent! disait Gilbert. Vous croyez que je vais pleurer pour vous amadouer, vous dire que je ne suis pas coupable, que j'ai été compromis sans savoir où j'allais. Eh bien! non! tout cela est vrai. Ça m'amusait de me joindre à ceux de mes camarades qui venaient tirer quelques sous à ces vieilles marionnettes usées par l'angoisse, le sentiment de perpétrer un acte insolite avec des jeunes voyous. C'était cela qui me surexcitait, le plaisir de les dégrader, ces vieilles horreurs. Tous ceux dont la comédie bourgeoise avait fait des chefs de famille respectés, ou des chefs de service honorés, et qui venaient près de nous grelotter pour une part de plaisir dont ils étaient avides... Pourquoi n'aurions-nous pas livré leurs noms tout de suite! Quelle reconnaissance avaient-ils à attendre de nous pour les cigarettes, le vin ou l'argent qu'ils nous avaient refilé. Nous étions les mauvais anges d'une frustration réciproque. Nous, on nous avait pris nos années de jeunesse pour moisir dans les camps — et pour eux, la société les avait enfermés derrière les barbelés d'une famille sans joie! Calcul pour calcul. Nous prenions sur eux notre revanche amère dans des étreintes qui nous laissaient un dégoût profond.

Les yeux de Gilbert scintillaient de rage. Etienne Frémigny se retira en tremblant, bien avant que le gardien eût donné le signal de la fin de la visite.

Rentré chez lui, Etienne s'enferma dans sa chambre. Où donc étaient les lettres si délicates que lui avait écrites Gilbert? Les attentions nuancées que le garçon avait pour lui? — N'était-ce donc qu'un masque qu'il avait mis sur son visage et qui craquait devant l'autre visage, celui de la réalité cynique?

Il avait cru trouver en lui un jeune frère. Pendant tout un hiver celui-ci était venu chaque samedi, passer ses permissions avec lui. Ils renvoyaient la servante et partaient en auto pour de longues randonnées, ou passaient des journées à entendre la pluie cingler les vitres, tandis que la flamme léchait les branches du fagot brûlant dans la cheminée.

Avec lui Gilbert ne semblait jamais s'ennuyer. Allongé devant le feu, sur la peau de panthère, il se détendait comme un jeune tigre fait ses griffes. Des disques de musique classique, Schubert, Schumann, passaient comme un arc-en-ciel de notes heureuses. Le thé chauffant dans la bouilloire, Etienne oubliait les rebuffades de la vie en regardant Gilbert allongé sur le sol.

— A quoi penses-tu? lui disait celui-ci avec agacement, en se sentant observé.

— A rien — ou plutôt si, à de belles journées sous le soleil, quand nous nous roulerons sur le sable comme des enfants.

Celui-ci apaisé, souriait en le regardant.

— Nous partirons. Cela finira bien par arriver. Nous quitterons ce sale patelin.

Et maintenant il y avait ce cauchemar. Ce visage aux yeux durs, révoltés, derrière les grilles du parloir.

Est-ce que ces heures de détente, dans la vieille maison, avaient suffi à refaire un autre homme, quand de l'autre côté de la paroi de ses paupières closes, il y avait pour Gilbert, les années de l'Assistance publique, les familles de paysans, où il avait été frappé, battu, maltraité, pour arriver à ces jeux stériles des adolescents empêtrés dans les cours suintantes dont ils ne sortent jamais, car personne n'est là pour leur ouvrir les grilles...

... grilles ... grilles...

Etienne se regarda dans le miroir qui lui renvoyait son image pâlotte. A ces mêmes grilles il s'était heurté, claudicant à travers les salles de danse où sa mère s'acharnait à l'envoyer dans la pensée d'en faire un homme du monde. Mais les jeux étaient pipés. Tout était faux dans le reflet des glaces qui, sous les girandoles lui renvoyaient son image le précédant. Inconsistant Lovelace, lui dont les filles ne voulaient pas et qu'elles se rejetaient de l'une à l'autre en riant, comme une boule dans un jeu de quilles...

Les grilles d'un collègue s'étaient refermées sur ces appétits de ses seize ans. Des enfants de cœur, beaux comme des anges, passaient auprès des Ophélie's tenant un cierge à la flamme chancelante. Il était là et croyait les étreindre, mais le miroir lui envoyait son image disgraciée, et dans l'ombre le parachutiste aux mèches dorées sur son front rude, lui montrait le poing.

Alors il descendit l'escalier, rouvrit le piano. Celui-là seul savait endormir son mal. Peu à peu les arpèges firent pleuvoir leurs notes comme une averse de rosée sur son front brûlant, tandis que dans un cadre opalin le visage de Gilbert lui souriait cette fois gravement.

— Tant pis! dit-il au bout d'un moment, je demanderai à être entendu comme témoin de moralité. Après, qu'importe. On verra bien.

La vision d'un autre hiver passa devant ses yeux. Triste hiver! sans Gilbert!

\*  
\*\*

Les arbres jaunes se détachaient avec clarté sur un ciel d'encre où des vols de corbeaux passaient sinistrement. Les pas s'enfonçaient sur une boue gluante. Et sur un chêne nain, aux branches ridiculement émondées, il y avait, accroché, le corps d'un pendu qui se balançait.

Le Procureur Chabrol pourrait être content!...

GÉRARD MEZIERES.

---

---

## L'ILE INTERDITE

*Salut! Ile Interdite aux bords mystérieux,  
Où nul vil étranger, dédaignant tes ombrages,  
Ne vient fouler ton sol ni troubler tes rivages  
Aux charmes séditieux...*

*Salut! Terre inconnue d'un vain peuple stupide  
Qui méprise l'or pur de tes trésors cachés!  
Laisse la multitude, bêtes effarouchées,  
Loin de ton ciel limpide...*

*Et le volcan igné de la Cité Maudite  
Déverse en vain son fiel, dérisoires scories  
Qui ne sauraient l'atteindre, séjour de rêveries  
Où mon âme médite...*

*Laisse à ce peuple singe son ridicule émoi :  
Ta beauté, ta noblesse brillant de toutes parts;  
La Jeunesse et l'Amour te servent de remparts;  
Tu es « Mon Ile », à moi!*

ERIC-MARCEL GARMERRE.

secondaires — un grand nombre de jeunes garçons se prostituent occasionnellement, en citant des cas précis. Des ouvrages comme *The Boys of Boise* (5) ont montré l'exactitude de cette information.

Aujourd'hui, on trouve dans les kiosques à journaux des Etats-Unis non seulement de nombreux livres sur la pédérastie, mais des revues « sexy » avec articles et photos ouvertement consacrés à ce sujet. Ainsi, en mai 1969, la *New York Review of Sex* publiait un article recommandant la liberté sexuelle pour les garçons, en citant la « Guyon Society » de Los Angeles, laquelle grouperait plus de deux cents familles dans lesquelles se pratiqueraient les relations sexuelles avec les enfants, dans l'intérêt de leur développement émotionnel (6).

Des articles du même genre ont paru dans *Kiss, Pleasure, Screw* et autres revues en vente libre, mais elles ont fait l'objet de poursuites en 1969 à New-York. Ce sont du reste des revues crûment commerciales, qui s'adressent à un public avide de sensations, de sorte qu'on peut être sceptique sur l'authenticité des petites annonces telles que « Personnalité théâtrale de Californie désire avoir relations avec jeune garçon pendant séjour d'affaires à New-York », ou « Monsieur avec yacht désire connaître garçon de treize ans pour liaison ».

A partir de printemps 1969, ces revues ont commencé à voir leur chiffre de vente baisser, de même que les livres « sexy » vulgaires et les photos de garçons nus; sans doute les raisons de cette baisse sont-elles les mêmes qu'au Danemark, où tout le matériel « porno » a perdu de son attrait depuis qu'il est en vente libre : la plupart des amateurs

---

(4) Pour la France, il écrit que « la réaction d'après-guerre a supprimé la prostitution des garçons dans les villes comme Marseille, à part quelques garçons italiens ou algériens... Avec la perte de l'Indochine et des colonies d'Afrique, les soldats français ont perdu l'occasion de s'initier à l'amour des garçons... Grâce à l'assistance sociale des enfants abandonnés, Paris a cessé d'être la capitale mondiale de la prostitution des garçons comme au début du XX<sup>e</sup> siècle... ».

---

(5) *Arcadie*, n° 187-188.

---

(6) La « Guyon Society » a pour slogan « Attendre jusqu'à 18 ans, c'est trop tard ». Elle a publié un manifeste pour expliquer que l'assassin de Robert Kennedy, Sirhan Sirhan, n'aurait pas commis son crime s'il n'avait pas été sexuellement frustré dans son enfance.

## LA PÉDÉRASTIE

se sont constitué des collections, et le marché est saturé. Malgré tout il reste une clientèle importante pour des revues telles que *Kids*, *Naked Boyhood*, *Sun Children*, etc... (7).

Voici quelques années une tentative fut faite pour lancer une revue de bon goût et chère, *Boyhood*; elle coûtait 20 dollars par an, et prévoyait de donner des comptes rendus de livres et de films, de la poésie, des nouvelles, des études sur l'amour des garçons; mais il n'y eut pas assez de souscriptions et seul le premier numéro put paraître. Une autre maison d'édition qui travaillait dans le même sens, *Helico Press*, fut fermée par le gouvernement au printemps de 1969 pour non-paiement de ses impôts. Tous ces échecs expliquent que beaucoup de pédérastes américains, ayant perdu de l'argent dans ces entreprises, aient cessé de s'intéresser à ce genre de publications; les firmes qui subsistent ne publient plus, en général, que des ouvrages et des revues de style vulgaire et bon marché.

Il faut toutefois signaler quelques publications récentes de qualité, notamment les livres publiés par Grove Press (tels que *Street of Stairs*, par Ronald Travel, 1969, qui est le récit poétique de la vie d'un Américain à Tanger), et *The Homosexual Handbook* d'Angelo d'Arcangelo, dont plusieurs chapitres traitent de la pédérastie. Même des publications universitaires comme *Inter-Action* et des journaux comme le *Christian Science Monitor* publient des études sur la pédérastie, avec un langage d'une précision qu'*Arcadie* ne pourrait se permettre.

Quel que soit l'avenir, tout ce qui s'est produit au cours des années 1960 aux Etats-Unis dans ce domaine est un progrès pour les pédérastes, qui ont appris à se connaître et à s'entraider. Des clubs ont été formés — sous le couvert du sport, des arts, de la littérature, de la pédagogie — qui permettent aux pédérastes de se retrouver de façon discrète et précautionneuse.

Ils sont encouragés par l'attitude plus libérale que révèlent beaucoup de livres sur le sexe, écrits par des psychiatres et des psychologues, tels que *Growing Up Straight*, livre destiné aux parents, qui tente d'aider ceux-ci à éviter que leurs enfants deviennent homosexuels, mais en même

---

(7) La plupart des catalogues américains de revues photos et films « sexy » contiennent de nombreux articles consacrés aux amateurs de jeunes garçons.

temps les incite à se montrer plus compréhensifs pour les enfants et à ne pas condamner brutalement les pratiques sexuelles différentes des leurs. *Honest Sex*, de Rustem et Della Roy, « éthique sexuelle chrétienne révolutionnaire », précise nettement que « les relations amoureuses sont aussi précieuses pour les homosexuels que pour les hétérosexuels », et révèle que, dans les relations entre un adulte et un jeune garçon, c'est souvent le garçon qui prend l'initiative.

Les pédérastes américains, certes, n'attendent pas un retour à la morale de l'ancienne Grèce, ni un bouleversement total de l'opinion publique à leur égard. Mais ils constatent avec satisfaction qu'une récente enquête sur un groupe de pédérastes new-yorkais a montré que près de la moitié des parents des garçons ayant des liaisons durables avec des adultes étaient consentants. Dans la même enquête, il a été révélé que beaucoup de garçons sans famille étaient aimés, éduqués, protégés et « civilisés » par des pédérastes, grâce auxquels ils recevaient un espoir et un avenir qu'ils n'auraient pas connus autrement.

Les pédérastes américains, en définitive, voudraient qu'on les juge d'après ce que peuvent dire d'eux les garçons qu'ils ont aimés une fois ceux-ci devenus adultes et mariés, car aussi curieux que cela puisse paraître, la plupart de ces garçons deviennent des hétérosexuels bien adaptés à la vie.

GEORGE X...

# LA PASSION DU DOCTEUR GIESE

par ANTOINE d'ARC.

Le *Nouvel Observateur* du 17 août dernier, dans un article intitulé « Sex über alles » sur la révolution sexuelle que nos voisins de la République Fédérale vivent à l'heure actuelle, nous donnait (et je crois que c'est le seul journal français à avoir mis les points sur les i) l'information qui suit :

« Le 22 juillet dernier à Saint-Paul-de-Vence, le Dr Giese est tombé d'une falaise, haute de quarante mètres. On a parlé d'accident. En fait, le fameux sexologue, qui était homosexuel, venait de se disputer avec son jeune ami, Klaus Hartman, âgé de vingt-six ans. Il est parti tout seul dans la montagne, et il s'est peut-être tué par amour. »

Emu à la lecture de cette nouvelle, il m'est venu à l'esprit tout anturellement ce vieil aphorisme latin : « telle vie, telle mori ». En effet, celui qui avait consacré sa vie à lutter, pour montrer au monde de la science, la réalité de l'amour homosexuel, se devait logiquement de mourir d'amour. Pour ceux qui ignorent, aujourd'hui encore, la vie et l'œuvre du Dr Giese, sa mort est là, preuve irréfutable (s'il en est) de l'authenticité existentielle de son enseignement.

Né dans une société hostile à l'homosexualité, tandis que la religion considérait ce phénomène comme un péché abominable, la science, la psychiatrie, comme une pathologie, voisine de la *folie* et le droit comme un délit punissable, le Dr Giese, qui se savait homosexuel depuis toujours, va se lancer dans une lutte impitoyable contre cette même société. D'après ses observations, d'une part, la société « contraint l'homosexuel à dissimuler ses tendances et à se comporter comme s'il était *normal* », et de l'autre, le fait de l'ignorance terrible où se trouvent les homosexuels, quant à leur état. C'est un milieu en plein désarroi, victime de toutes les persécutions, objet de toutes les haines : bref, un univers auquel il faut découvrir ses dimensions, sa

valeur, ses défauts. Giese va consacrer sa vie à l'étude de l'homosexualité, parce que, « pour engager l'individu à vivre selon sa dimension, il faut la reconnaître ». Lutte vraiment difficile qu'est celle qu'a choisie le Dr Giese! Mais celui-ci, qui est conscient de l'enjeu de la partie, surmontera les difficultés, dans la sérénité de qui possède la vérité.

Psychiatre de profession, sexologue de vocation, il devient, vers 1950, Directeur de l'Institut de Recherches sexologiques à l'Université de Hambourg. Placé à la tête des sexologues allemands, admiré du monde entier (« sexologue éminent », dira de lui le Dr Hesnard), jamais il ne cachera son homosexualité. Au contraire! Il a voulu tirer dans sa propre vie toutes les conséquences de sa doctrine. On ne peut énumérer toutes ces conférences et tous ces articles, consacrés à ce sujet. Son chef-d'œuvre n'en reste pas moins son étude, intitulée *L'Homosexualité de l'homme*. Livre aujourd'hui classique, indispensable pour ceux qui entreprennent ce genre d'étude.

Essayer de donner un aperçu de l'œuvre de Giese dans l'espace d'une simple note n'est pas facile. Aussi ne donnerai-je que des éléments capables d'inciter à lire l'œuvre elle-même.

Pour Giese, l'homosexualité est une forme de l'existence humaine. La situation de l'homme homosexuel se développe, évidemment, dans le monde. Les manifestations homosexuelles se présentent sous la forme de trois comportements principaux : continence, homosexualité libre, relations homosexuelles fixes; « elles constituent donc les attitudes essentielles, des types de modèle, des formations de style du comportement homosexuel ». Le Dr Hesnard, chargé de présenter la version française du livre de Giese, observait à propos de sa méthode de travail : « d'un côté, il assemble des statistiques qui, en progrès sur la méthode de Kinsey, s'inspirent d'un plan d'étude du comportement dans le monde et donne un modèle d'interrogatoire où sont prévues, de la manière la plus judicieuse, non seulement des informations objectives, mais les opérations subjectives qui sont les mieux faites pour approcher l'essence du phénomène homosexuel ainsi placé dans son cadre social ».

Dans le cas de continence, il distingue celle qui est totale de la partielle : totale : « le renoncement volontaire pour se mettre au service de quelque tâche joue un rôle capital ». C'est la sublimation freudienne. La continence partielle « apparaît comme une situation conflictuelle

accompagnée de symptômes de dépression. C'est tout le problème de l'homosexuel assumant un mariage ».

Le deuxième comportement est celui d'une homosexualité vécue en dehors d'une liaison formelle : « l'homme homosexuel des cas que nous venons de présenter (sans liaison fixe) obéit à des pulsions destructives. Les relations qu'il accepte ne sont nullement des relations personnelles, qu'il évite nettement. L'endroit type où se nouent ces relations, c'est le cabinet public. L'absence relative de partenaire de sa vie sexuelle mène à la solitude intérieure dont il souffre et qui peut le conduire à la consultation médicale ».

Par contre, « les homosexuels qui ont des liaisons apparaissent rarement à la consultation ». Pour Giese, la seule manière valable de vivre la sexualité est de la vivre à deux. Il récuse la promiscuité et la tient pour un symptôme de frustration et une source de névrose. Père de la libération sexuelle en Allemagne, il en refuse l'aspect vulgaire, voire crapuleux, il attaque violemment les pornocrates, les marchands du sexe. Dans sa dernière interview, il déclarait au « Der Spiegel » : « le culte du sexe remplace la libération sexuelle par un autre fétichisme... Ce boom commercial ne prouve qu'une chose : c'est qu'il y a chez nous beaucoup d'insatisfaits et de frustrés ». Sans doute, Giese connaît-il les difficultés de la vie à deux, il étudie les possibilités du couple homosexuel dans le monde actuel et ne cache pas les obstacles à surmonter. C'est pourquoi il s'en prend aux lois anti-homosexuelles de la législation allemande, jusqu'à ce qu'il en obtienne l'abolition. Il s'en prend aussi au manque d'enthousiasme, à l'indifférence si commode de certains milieux homosexuels, et, sans tomber dans un moralisme périmé, il essaie de montrer que, malgré l'absence de modèle valable (peut-être le plus grand obstacle à l'existence du couple homosexuel), la relation durable entre deux personnes constitue la seule issue pour la majorité de ceux qui désirent, d'une manière constructive, la dimension sexuelle : « L'accomplissement de l'homme homosexuel qui met son corps comme corps masculin au service de la possibilité d'être, qui se rapporte à un partenaire... on peut l'accepter comme modèle. »

Contre ceux qui considèrent les rapports homosexuels comme une relation destructrice en elle-même, défaite mutuelle, incorporation sadico-orale, libération des besoins libidineux et des instincts agressifs, il affirme avec sérénité,

en s'appuyant sur les nombreux exemples tirés de ses enquêtes, l'impossibilité d'une thérapeutique pour l'homosexualité. Ce n'est pas une perversion, une manifestation pathologique, mais une destinée de l'homme : « la thérapeutique consistera à confier l'homme à son propre destin, et cela, non pas un simple abandon, mais au moyen d'une intégration du comportement homosexuel. Cette intégration doit être conforme à l'individu... Il s'agit, en tout cas, de connaître à nouveau la dimension de l'homme homosexuel qui permettrait de le fixer et de l'obliger d'apparaître avec toutes ses responsabilités ».

A propos de la stérilité des rapports sexuels, laquelle rendrait impossible tout véritable amour chez les homosexuels, ce qui conduit Oraison à affirmer que la passion homosexuelle est la plus grande des tromperies (in *Devant l'Illusion et l'Angoisse*), Giese dénonce le caractère peu scientifique et périmé d'une telle assertion. Ce n'est pas la stérilité du rapport inter-sexuel qui définit la perversion. C'est dans l'investissement qu'en fait l'autrui. Celui qui investit son partenaire d'une façon narcissiste ou partielle, dirigée vers des objets partiels, adopte un comportement pervers. A l'inverse, celui qui investit son partenaire comme un sujet, à qui il donne sa tendresse (son être tout entier) n'a pas une conduite perverse, que l'objet choisi soit homosexuel ou non ! : « L'homme homosexuel manque le rapport biologique naturel des sexes. Dans le déroulement ultérieur, il tombe dans le cercle de la perversion, ou bien il prend la responsabilité de la liaison. L'homme pervers a un comportement destructif, le non pervers se comporte d'une façon constructive, malgré la déficience qui se trouve à la base... La liaison suppose le « vivre avec », la vie avec un autre homme..., l'habitude et la fidélité, la confiance... » Une question, à l'adresse de ceux qui s'opposent à la possibilité du couple homosexuel : est-ce que la fidélité, la confiance, sont une *tromperie*, quelque chose de destructif ?

Mais je voudrais m'arrêter ici. Si vous voulez connaître Giese, je vous invite à lire son œuvre. C'est le produit des travaux d'un grand scientifique. Celui-ci a consacré sa vie à éclaircir un peu ce continent noir : l'homosexualité. A mon avis, le plus beau chapitre de son œuvre, il l'a écrit avec sa Mort. Celui qui s'était voué, sa vie durant, à révéler, face à un monde incrédule, la possibilité d'un amour homosexuel authentique et véritable, a su mourir d'amour.

Peut-être m'accuserez-vous de romantisme, mais désor-

## LA PASSION DU DOCTEUR GIESE

mais, si je pense au Dr Giese, je vois moins le maître admiré, le savant de renommée internationale, que l'image pathétique d'un homme accablé par la souffrance, un homme malheureux dans son amour, je le vois monter sur une montagne, chargé d'un lourd fardeau (et quoi de plus lourd, si ce n'est le désespoir de toute une vie peut-être...), et parvenu là-haut, debout sur la falaise, jeter un long regard sur l'océan, ayant trouvé le néant d'une vie sans amour. C'est pourquoi « il s'est peut-être tué par amour » ?

---

Note : toutes les citations de Giese sont tirées de *L'Homosexualité de l'homme* (Editions Payot).

ANTOINE d'ARC.

---

---

CORE VIDAL

*MYRA BRECKINRIDGE*

« Choquant — Provocant — Amusant — Scandaleux »

Ed. R. Laffont — 16,70 F

# LETTRE D'AFRIQUE

## A MON FRÈRE.

Alladon le...

18 h 30

Cher grand frère

Chaleur. Mais le soleil va bientôt plonger derrière la chaîne des collines pelées qui limitent l'horizon. Pierre sanglante, il va basculer avec cette rapidité toujours surprenante entre tropiques et équateur. Pour un temps très bref il frangera de pourpre les crêtes arrondies; alors s'allumeront aux flancs des coteaux les premiers feux villageois, alors s'élèveront les stridulations des insectes nocturnes, alors viendra un semblant de fraîcheur.

Délicieux mais trop bref crépuscule. Puis la nuit. Et la lune, souriante, joufflue, compagne attendrie. Et la discrète caresse du vent attiédi, haleine chargée des senteurs mêlées de l'Afrique s'abandonnant aux ombres, échappant enfin à l'écrasante omnipotence solaire.

C'est accompli. L'obscurité est là, et son cortège.

Un glissement furtif derrière moi sur le ciment de la terrasse, un pas léger de grand fauve souple mais puissant. Un corps élancé, plus sombre que la nuit à peine éclos, penché sur mon épaule; « Veux-tu ton whisky maintenant? » Détente.

Toi qui me connais si bien, qui sais pourquoi je suis venu me « perdre » — c'est ce que je disais alors — au cœur de cette Afrique Noire, toi grand frère, toi que j'ai parfois jaloué d'être de l'autre bord — fantaisie de la nature au sein d'une même famille — toi qui m'as toujours compris, et aidé, et aimé, malgré notre différence fondamentale, il faut à nouveau que je me confie à toi.

Tu sais comment je suis parti, brisé, écoeuré, vidé, révolté, après l'abandon de celui dont je veux oublier jusqu'au nom; n'emportant que ma flûte qui sait si bien

bercer mes détresses. Je dois à ta présence si fraternellement chaude, si délicatement compréhensive de n'avoir pas franchi alors le pas qui m'aurait mené au repos définitif, à l'oubli sans barrières, arraché à l'indifférence de notre mère, au mépris de notre père. Nul mot, nul acte ne sera aujourd'hui suffisant pour te remercier.

Depuis trois ans, mes lettres aussi régulières que le permet la poste de brousse t'ont tout appris de ma vie ici : installation, acclimatation, travail... Tout, sauf ce qui est devenu l'essentiel mais que, redoutant un nouvel échec, je n'osais t'annoncer jusqu'à ce soir.

Si je te racontais logiquement ?

Six mois après mon installation, il t'en souvient peut-être, un méchoui fut donné par Sanda, le chef du village voisin ; c'était le premier auquel j'étais convié par des autochtones. Belle assistance de notables en djellabas brodées, chargés de bijoux d'argent, barbes et cheveux lourdement parfumés ; peu de noirs vêtus à l'européenne, encore moins de blancs, nous sommes si peu d'européens par ici... Grâce à Dieu !

Roulements envoûtants des tam-tams, sons aigres des flûtes locales, tournoisements des danses, caquets des griots, cris aigus en répons des femmes, des enfants... Vertiges de couleurs à la lueur du brasier devant la grande case du chef, bûcher sur lequel rôtissaient des moutons sans cesse arrosés d'huile pimentée par des serviteurs hilares.

Musique et odeurs et couleurs, tout tournoyait. Cette fête nocturne offrait à mes yeux avides un nouvel aspect de l'Afrique, encore si pleine pour moi de curiosités. Et j'étais bien, et je souriais, presque heureux.

Je possédais encore trop peu de dialecte local pour me mêler à la foule des convives noirs mais évitais pourtant de m'enfermer dans le petit cercle des blancs. Mon seul désir était de jouir au maximum de ces nouveautés, de m'en enivrer. Un peu à l'écart, assis à même le sol, je me laissais envahir par ce spectacle, sans en rien rejeter.

Dès le lendemain, je t'ai décrit tout cela... C'est ce que j'ai alors sciemment omis que je te veux maintenant révéler.

Un instant j'avais levé les yeux pour mieux goûter les variations des grands tam-tams de fête. Un craquement de brindilles m'annonça que quelqu'un approchait... Je levai à regret les paupières. Deux grands yeux sombres s'emparèrent de mon regard. En une fraction de seconde, sans un mot, nous nous comprimés. Simplement. Ensemble nous

sourimes. Il s'assit alors que je me levais pour l'accueillir. Nous éclatâmes de rire avec une joie d'enfant; nous riions chacun de soi et de l'autre tout ensemble, heureux de nous sentir en communion.

Avec l'inimitable grâce naturelle des gens de sa race — il était à l'évidence du clan des seigneurs — il me tendit les mains que je pris en me rasseyant avec cette affreuse lourdeur de l'européen qui ne sait plus que le sol est le plus naturel des sièges.

— Je m'appelle Sadou.

— Je m'appelle Jean-Marie.

— Sadou le sait. Sadou sait aussi que ton cœur est triste. Il a entendu l'étrange musique que tu joues seul sur la terrasse quand la nuit vient. C'est la musique de ton âme, n'est-ce pas?

Et les tambours grondaient, les flûtes nasillaient, la foule piaillait... mais je n'entendais plus que le son de sa voix si doucement chantante. Dans un français presque parfait il me dit tout simplement l'essentiel sur lui. Peu t'importent les détails; sache cependant qu'il est fils de chef comme je le supposais et qu'il a, bien que musulman, fréquenté l'école de la mission proche; l'état civil indigène lui donnait alors un âge égal au mien, mais que m'importait qu'il eût effectivement connu vingt-cinq moissons, ou plus, ou moins! J'étais surpris qu'il eût si bien compris mes secrets; je ne savais pas alors à quel point lui et ses frères de race sont psychologues et sensitifs.

Nous nous tenions toujours les mains. L'air devait fraîchir puisque je frissonnais sous ma chemise légère. Il s'en aperçut, s'en inquiéta... Lâchement j'en profitai pour arguer la nécessité de regagner ma demeure. Un adieu bref; je m'en fus, bandant toute ma volonté pour échapper à son regard brillant, à sa voix douce comme ma flûte, au charme trop prenant de cette musique, de ces danses, de cette curieuse magie qui m'effrayait après m'avoir grisé. Oui, ce fut une fuite; j'en oubliai même de prendre congé du chef Sanda.

Sur la piste, avalée à tombeau ouvert, je malmenai fort ma Land-Rover. Trop de choses tournaient dans ma tête comme au plus profond de moi : les joies de jadis, mon désespoir de naguère, ces émotions récentes que je fuyais et le sentiment de mon affreuse vacuité.

Ce que fut le reste de la nuit, tu l'imagines. De sommeil, point. Comme j'aurais voulu pleurer, comme j'aurais aimé t'avoir à mon côté, toi dont l'épaule a si souvent accueilli

mon front alourdi d'angoisses ! Comme j'ai reproché au ciel de m'avoir refusé la faculté de sangloter sur mes douleurs ! Au loin les tam-tams roulaient, lancinants, cruels, m'apportant les échos assourdis de la fête, me rapelant, en dépit que j'en eusse, le brun visage qui paraissait si pur et si noble, adouci par les mouvantes lueurs du feu. J'étais sous la moustiquaire, j'attendais fébrilement l'aube qui m'appellerait au travail.. Il était beau, Sadou, et m'attirait. Mais lui, que cherchait-il en moi ? Son âme était-elle aussi saine que son grand corps fin et musclé ? Sa pensée était-elle à l'image de ses paroles ?

Tu sais combien m'ont toujours été odieuses les aventures furtives ; avec quel espoir, quelle ténacité, j'ai toujours recherché un amour stable qui pût m'équilibrer. Sadou espérait-il un blanc pour en tirer un plaisir fruste, ou pour en tirer orgueil, ou profit ?... L'âme africaine m'était encore un mystère profond et tant de choses nous séparaient !

Ronde infernale de pensées idiotes ou sordides ou douloureuses. Le petit jour me délivra avec les premiers chants d'oiseaux.

Lorsque j'ouvris la porte pour m'aller baigner dans l'air encore plein de la fraîcheur nocturne, je ne fis qu'un pas à l'extérieur. Sadou ! Il était là, pelotonné sur le ciment de la terrasse. Un pagne seul le vêtait, il grelottait. Dans ses yeux, la veille si gais, j'ai lu toute la détresse de l'homme injustement humilié et lorsqu'il tendit vers moi ses deux mains jointes en coupe, dans le geste traditionnel du suppliant, je me suis maudit. D'aucuns eussent été flattés, je ne fus que honteux ; de ma bêtise, de ma lâcheté, de mes angoisses nocturnes. Je savais quel effort cette posture humiliante devait coûter à la fierté naturelle de ce fils de chef. Lui, descendant de farouches guerriers, lui, mendiant ainsi ! Je pris ses épaules et le relevai cependant qu'enfin, enfin ! mes yeux laissaient échapper, de joie, les larmes que les tortures n'avaient pu en tirer.

Il est entré chez moi et, depuis, n'en est plus sorti. Depuis trente mois il ne me quitte pas. Avec lui la joie s'est installée sous mon toit. Plus que la joie, la sérénité.

Tu ne t'étonneras plus, grand frère, que mes lettres soient devenues, au fil des jours, de plus en plus optimistes. J'aime et sais être aimé. Sadou m'a communiqué toute la sagesse ancestrale de sa race ; il m'a délivré des mesquineries de notre esprit étroit. Ni honte, ni scandale.

Son appétit de vie saine est devenu le mien, sa douceur m'a adouci, son équilibre m'a équilibré.

L'Afrique, que j'avais choisie comme un tombeau, m'est devenue un paradis. La nature rit, Sadou rit, je ris, tout et tous rient. Ma flûte ne se lamente plus dans la nuit, elle éclate en chants d'allégresse ; c'est dans la clarté que montent ses trilles joyeux. Je voudrais que ma plume ait le don de transmettre ma foi nouvelle en la vie.

Harmonie, voilà le mot que je cherchais ; j'ai trouvé ici l'harmonie. Noir et blanc, cela n'a pas donné du gris, mais une merveilleuse couleur : celle de l'accomplissement. Te dirai-je combien je dois à Sadou ? Tu l'as compris : sans grands discours, par son amour, il m'a refait à son image, homme libre et fier de l'être, homme à part entière et conscient de l'être. Quand tu viendras — tu me l'as promis, n'est-ce pas ? — tu verras ton frère heureux au delà de ce qu'il avait jamais pu espérer. Des êtres simples, purs, dont la morale n'est pas déformée et qui considèrent notre bonheur comme naturel nous entourent, Sadou et moi. Leur fraîcheur m'a rafraîchi. Je sais maintenant que le bonheur n'est refusé qu'à ceux qui cessent de le chercher.

Je t'embrasse, grand frère, en espérant te lire bientôt puis, dans trois mois, t'avoir avec nous pour que tu puisses te réjouir de ma naissance à l'amour, de ma renaissance à la vie.

JEAN-MARIE RENEY.

## NOUVELLES DE FRANCE

(N° 12)

par J.-P. MAURICE.

*Que de mots! Que de maux!*

Décidément la presse française s'occupe de plus en plus de nous. A moins que ce ne soit l'opinion publique française si l'on admet que la presse en est l'écho et le miroir fidèles (ce qui reste à prouver)... Ou encore, plus simplement, ce sont mes honorables cousins arcadiens qui m'envoient de plus en plus d'informations.

Quoi qu'il en soit, cela est bien gênant pour moi qui suis avant tout un liseur de plafonds, (« Laissez couler en moi le vin de la paresse! ») Cependant, comme l'an 70 s'achève, je vais consentir un effort supplémentaire et passer avec vous la revue au triple galop.

Après vingt-cinq ans d'éclipse, la prostitution revient à l'ordre du jour et nous avons assisté, cet été, à une offensive de ceux qui veulent rouvrir es maisons closes.

« *Croisade délicate* » titre Pierre Desproges avant de donner la parole à M. Gérard Barret qui prend soin de nous avertir : « *Je ne suis pas un Don Quichotte* (une photo le prouve)... *en gros, il y a deux tendances : les « réglemmentaristes » qui militent pour une réouverture des maisons accompagnée de mesures très sévères envers les contrevenantes et les « abolitionnistes » qui sont contre.* »

A l'heure actuelle, une contre-offensive se dessine et les « abolitionnistes », vieux chanoines M.R.P. et autres poissons rouges dans l'eau bénite sous la houlette de Marthe Richard (qui continue à vivre en sainte), viennent de recevoir l'appui inespéré de la plupart des anarcho-gauchistes qui considèrent les fameuses maisons comme symboles du « vice bourgeois. »

C'est une époque folle!

Certes, maison ouverte ou non, peu me chaut car « je ne m'entends point à ces choses-là » et je suppose que beaucoup de cousins arcadiens sont dans mon cas. Une fois, oui, par curiosité, j'ai suivi quelques zouaves dans la Kasbah d'Alger et ce petit bordel de province avec son salon à miroirs, peluche rouge et macramé, style « Nautilus » et foire du Trône, m'a paru familial et attendrissant. Hélas! je n'ai pas pu monter la première marche de l'escalier du désir et ma curiosité est repartie tête basse...

Par contre, que l'on ne vienne pas nous dire : la prostitution est un sujet qui ne vous concerne pas. Rien de ce qui est homophile ne nous est étranger! *La Nouvelle République* (27-8) évoque la prostitution masculine à Tours mais ne nous dit pas ce que le Dr Peyret compte proposer à son sujet!

Signalons aussi le film de J.C. Roy : *Dossier prostitution* et, sans vouloir prendre parti dans ce débat... épineux, soulignons que 2 500 cas de blennorragie, chaque année, sont d'origine homosexuelle (*Médecine praticienne*). « Il est regrettable, ajoute ce journal « spécialisé », qu'à l'âge de la Sécurité Sociale pour tous, rien ne soit prévu pour les mineurs homosexuels (pour les majeurs non plus, d'ailleurs) : ni consultation médicale, ni centre d'orientation, ni œuvre spécialisée... » Merci, confrère! Pour une fois, ce n'est pas nous qui le disons.

Toujours à propos des « fléaux » en France, il n'est pas inutile de répéter que la cirrhose du foie tue plus que la route et que les Français consomment en moyenne 28 litres d'alcool pur par habitant adulte (contre 5-7 litres en Angleterre ou dans les pays scandinaves). Cela aussi ce n'est pas nous qui le disons mais la *Médecine praticienne* (n° 395, mai 1970)!

#### *André Baudry sur le mont Sinā?*

« L'homophilie est-elle un fléau social » se demande également Odette Thibault au cours d'un long article très documenté — et que je vous invite à lire *in extenso* — dans *Témoignage chrétien* du 30-7.

Citons quelques sous-titres révélateurs : *Vers une révision des attitudes* — *Poser le problème en termes de justice* — *Le droit à l'existence et à la dignité humaine!*

Voilà un son nouveau et qui sonne agréablement à nos oreilles!

De plus, les sources de cette documentation sont pures puisqu'on nous cite, entre autres : *Dossier homosexualité* de Dominique Dallayrac et *Se reconnaître homosexuel* de W.J. Sengers (chez Mame).

Enfin, à propos de l'attitude de la minorité homosexuelle vis-à-vis de la société hétérosexuelle, l'auteur n'hésite pas à écrire : « *L'élite intellectuelle poursuit un travail de réflexion en profondeur et une de leurs revues, Arcadie (1), tout en permettant à leurs revendications de s'exprimer, a entrepris une véritable éducation des homosexuels : André Baudry y propose un décalogue des devoirs* » (Dallayrac).

Messieurs, chapeau bas! Je me sens pousser des ailes.

*A la hussarde.*

Je vous avais promis d'aller vite et si j'ai démarré lentement c'est parce que ces articles constituent, pour le monde homophile, des « événements » comparables en importance au Campus d'Europe I ou au reportage baudrissime sur radio-télé-Canada.

1970, l'année des révélations!

A présent, il ne s'agit plus que de vagues humanités. Ça va chauffer!

— Notre confrère *Pourquoi pas?* de Bruxelles (9-7) s'étonne « qu'Arcadie, 17 années d'existence, 198 numéros (merci au passage), qui est, comme son nom l'indique, l'organe de liaison des voyageurs qui préfèrent le compartiment des mesieurs seuls... fasse de la réclame en faveur de Peyrefitte et de ses « Français »!

C'est nous qui nous étonnons de cet étonnement.

Et d'ajouter (méchamment) : « Arcadie ne manque pas d'humour dans son générique : « La direction reçoit uniquement sur rendez-vous » et plus loin : « tous droits de reproduction réservés »... *Cela va de soi!* »

Votre esprit est plutôt lourd, confrère, et vos astuces vaseuses. J'en fais de meilleures. Pourquoi pas?

(1) Présentement la seule de langue française.

— Sous le titre *Traitement choc* (*Point de vue — Images du monde*, 31-7) ou nous reparle de cette tarte à la crème, si j'ose dire : Pavlov et ses chiens... Mais on nous avertit : résultats non garantis.

Alors, n'en parlons plus...

— Plusieurs nouvelles navrantes venant de Suisse francophone. Je leur fais écho puisque la grande voix de mon ami Charles Welti s'est tue depuis que « Der Kreis » a fermé le cercle de ses relations.

A Zurich, deux adolescents condamnés pour meurtre d'un homosexuel (*Feuille d'Avis de Lausanne*, 31-7). « *Triste personnage* » (*sic*) (*Feuille d'Avis de Sainte-Croix*, 26-8). « *De retour de Suède, l'adolescent disparu laisse accuser son compagnon de voyage* » (*Feuille d'Avis de Lausanne*, 20-8).

Je finirai par croire que c'est Guillaume Tell qui a mangé la pomme!

— *En France* : « *Le 22 juillet dernier, à Saint-Paul-de-Vence, le Dr Giese est tombé d'une falaise haute de 40 m. On a parlé d'accident. En fait, le fameux sexologue, qui était homosexuel, venait de se disputer avec son jeune ami Klaus Hartmann, âgé de vingt-six ans...* » (J.F. Held, *Le Nouvel Observateur*). Voir ci-dessus, page 585.

Chez nous aussi, on meurt par amour.

— *Cinéma* : *La lettre du Kremlin* : « *Les espions sont vils, vicieux, drogués, pédérastes, prostitués, assassins, sans honneur* » (*Express*, 11-5). En vrac.

*Midi-Minuit* : « *Blanche Neige chez Gilles de Rais* » (*La Croix*, 25-6).

*Mort à Venise* : ou Visconti au miroir, selon Guillemette de Véricourt (*Express*, 6-9).

— *Télévision* : *Dim, dam, dom* (*La Croix*, 1-7), humour et nudité avec Trénet côté pile et côté face. — Muller et Ferrière viennent d'enregistrer *Au creux de ton oreille* dont voici l'argument : un monsieur danse avec une dame, le mari de la dame arrive, la chasse et... prend sa place dans les bras du monsieur. — *Un otage* de Brendan Brehan (2<sup>e</sup> chaîne — *La Croix*, 4-10) : un bidasse anglais évolue dans un petit monde burlesque de « *Tenanciers sordides, filles de joie, homosexuels et dérangés du cerveau* ».

— *Théâtre et music-hall* : *Haute surveillance* de Jean Genêt au théâtre Récamier par la compagnie... Arcady!

« *Hiérarchie du crime et liturgie soufrée* » (*La Croix*, 27-9).  
 « *Nous faire voir son sexe semble désormais l'idéal en matière d'art dramatique pour tant de messieurs-dames à qui cela n'ôterait point de talent, s'ils en avaient, de rester habillés et à qui cela n'en donnera jamais d'exhiber leur virilité. L'art, c'est au-dessus.* » (J.J. Gauthier, *Le Figaro*, 18-9). — *Chez Michou* : un numéro de travesti sans rancune (*Minute*, 10-9). — *La grande Eugène* : « *Des garçons travestis, jeunes, gais, beaux, drôles et sans vulgarité* » (*Figaro Littéraire*, 31-5).

— *Littérature* : *Les champignons* de J.M. Fonteneau (Grasset) ou *Le déluge sans arche* (*La Croix*, 20-9) : un premier roman d'épicurien désenchanté. — *L'île mouvante* d'Alain Gauzelin (Laffont) : un enfant cherche à devenir la femme qu'il admire. — Encore *Le roi des aulnes* de Michel Tournier (N.R.F.) : « *Abel Tiffauges ou l'amateur d'enfants... (pratique) l'adoration du mâle avant la puberté... un centaure dans un élevage de poulains* » (Robert Poulet, *Rivarol*, 17-9). — « *Un garagiste inquietant qui dégage un fort parfum de Barbe-bleue* » (André Billy, *Le Figaro*, 21-9). — *La communarde* de Cécil Saint-Laurent (Presses Cité) : « *Une communarde frigide et un Carolin chéri qui se travestit souvent en femme* » (*Figaro*, 30-9). A propos de travestis... le *Figaro* nous annonce aussi que Léonor Fini illustre Pétrone (30-9).

— *Cheese* — On la raconte à Hollywood et elle est très « in » : interrogé par un sociologue sur l'homosexualité, un jeune homme répond : « Jamais entendu parler de cela. Mais je vais demander à ma femme. » Et il appelle : « Alfred, viens voir ! »... (Denoël, *Souriez-lui*, t. 3).

Chers cousins, vous m'avez tellement épuisé que je vais me coucher. Faites-en autant.

*Et in Arcadia ego!*

JEAN PIERRE MAURICE.

## UNE OMISSION HISTORIQUE...

A peine le n° 202 d'*Arcadie* était-il paru que de nombreux lecteurs m'écrivaient pour me signaler une omission voyante — et inexcusable — dans le « Regard en arrière » par lequel s'ouvre ce tableau de la vie homophile en France.

Il s'agit, évidemment, de l'œuvre et de l'action de Daniel Guérin. Celui-ci nous a retracé, dans *Un jeune homme excentrique* et dans *Eux et lui*, l'itinéraire spirituel qui l'a amené, lui jeune bourgeois intellectuel, au socialisme militant (itinéraire où l'amour charnel des garçons du peuple a joué un rôle non négligeable...), et l'a ensuite, toujours par souci de libération humaine, porté au premier rang du combat pour la liberté sexuelle.

C'est cela qui fait la valeur, et l'importance, de son grand ouvrage sur Kinsey (*Kinsey et la sexualité*, éd. Julliard, 1954), de son essai sur la répression de l'homosexualité (*Shakespeare et Gide en correctionnelle?* éd. du Scorpion, 1959), et tout récemment de son *Essai sur la révolution sexuelle* (éd. Belfond, 1969), sans compter tous les articles et toutes les études publiées dans des revues, parmi lesquelles *Arcadie* (on se rappelle ses articles sur Proudhon, Fourier, Wilhelm Reich).

Toute cette action courageuse n'a pas valu à Daniel Guérin que des agréments. L'étroitesse d'esprit et l'anti-sexualisme sévissent aussi bien dans les milieux marxistes qu'ailleurs. Mais il a toujours continué à affirmer hautement ce qu'il sait être la voie de la liberté et de l'épanouissement, dût-il pour cela choquer ses propres compagnons de combat.

Aucun panorama de la libération sexuelle en France depuis vingt ans ne peut être complet sans qu'y figure le nom de Daniel Guérin.

Oui décidément, cette lacune dans mon article du n° 202 est impardonnable.

MARC DANIEL.

## DÉCEMBRE DANS MON CŒUR

par YVES FERSEN.

Depuis combien de temps erre-t-il dans les rues de la Cité quand je le rencontre au hasard d'un carrefour, le regard dur, insultant, les joues rougies par le froid sec, les mains glacées enfoncées dans les poches du blouson élimé?

Et tout d'abord... Pourquoi lui parlè-je?

— D'où viens-tu?

— De là-bas, loin de la Cité.

— Tu es seul?

— J'ai toujours été seul.

— Pourquoi?

— Tu ne peux pas comprendre.

— Si!

Les yeux se font insolents.

— Non tu ne peux pas comprendre.

— Explique toujours!

Un haussement d'épaules. Il fait trois pas pour s'en aller et soudain en me regardant fixement :

— Merde!

Je paye son mot d'un sourire; je lui tends la main.

— Viens, je suis ton ami.

— Mon ami! Ne profane pas ce mot.

— Je suis un ami, alors, si tu préfères.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai froid comme toi, froid à l'âme.

— Moi, c'est toujours décembre dans mon cœur.

— Je l'avais compris, allons viens.

\*  
\*\*

Il est entré dans ma petite chambre sans rien regarder que le feu de l'âtre. Il s'est allongé sur le lit sans dire un mot. Je lui tends une tasse de chocolat brûlant; il la regarde comme si c'était un joyau. Il ne boit pas tout de suite; il retarde son plaisir; il veut éterniser ce moment. Je déchiffre sa pensée...

— Bois... il y en aura encore tout à l'heure... et puis demain; et puis toujours.

Sa tête s'est levée brusquement.

— Toujours?

— Je te le promets.

Il boit avidement comme s'il voulait que la matière s'imprègne dans sa chair en la brûlant.

— Donne m'en encore!

Je ne puis définir si la voix est suppliante ou impérative. Je lui donne.

Maintenant, il boit lentement, avec précision, avec dévotion. Il communique.

La respiration, soudain, devient saccadée, les sanglots éclatent.

— Tu pleures?

— Oui, à cause du chocolat.

— J'avais compris.

— L'autre jour, je suis allé chez un type pour « boire un verre ». Je l'attends toujours son verre... J'aurais pu crever quand il a eu ce qu'il voulait!

— Oublie-le, oublie tout.

— Oui.

Il prend ma main et la serre avec fièvre. Je reste là, longtemps, assis sur le bord du lit; sans bouger.

— J'ai froid dans ces vêtements... Je peux prendre une douche?

— Bien sûr; tu peux tout.

L'eau coule longuement. Je devine qu'il savoure le délassement de ses muscles contractés par le froid de la rue, le froid indifférent de la Cité.

Il revient enfin, enveloppé dans un peignoir de bain. Je reconnais mon eau de toilette que sa peau de brun épice davantage.

Il noue ses bras autour de mon cou.

— Garde-moi... Je travaillerai.

Il veut me rassurer, mais ce n'est pas nécessaire; déjà, je le connais.

— Reste, je te garde, j'ai confiance.

A nouveau, il pleure doucement.

\*  
\*\*

Le feu va mourir dans l'âtre, mais je n'ose pas bouger pour y jeter quelques bûches. C'est la paix, la paix enfin trouvée.

Il se réveille, d'abord étonné, puis son sourire est immense.

Tendrement, il a attiré mon oreille contre sa poitrine.

— Ecoute mon printemps... écoute le soleil dans mon cœur! Ecoute juin...

Les dernières braises rougeoient puis palissent peu à peu. Mai nous n'aurons plus jamais froid...

YVES FERSEN.

---

## RELIURES

1970 - 1971

La reliure : 15 F

## LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

### **EROS MINORITAIRE**

de FRANÇOISE d'EAUBONNE.

C'est un bien beau titre qu'a trouvé Françoise d'Eaubonne — car Eros n'est-il pas toujours, plus ou moins, *minoritaire* dans un monde où domine Thanatos ?

Et un bien beau livre qu'introduit ce titre (1).

Appuyée sur une érudition assez rare par son ampleur — puisqu'elle la conduit de l'Antiquité grecque aux U.S.A. d'aujourd'hui, de la Kabbale juive aux mystiques extrêmes-orientales, de l'ethnologie à la biologie et à la psychanalyse — Françoise d'Eaubonne entend de situer l'homophilie dans l'histoire de l'humanité et d'en découvrir, au terme d'une longue enquête, la *signification* profonde.

C'est, me semble-t-il l'essai le plus réussi de synthèse des acquis des diverses disciplines sur le « phénomène » homophile, réalisé avec une hauteur de vues et une intelligence qui séduisent même lorsque, sur tel ou tel point particulier, on est plus ou moins convaincu.

Le plan de l'ouvrage est, par lui-même, révélateur de cette ambition : d'abord une analyse historique du statut de l'homophilie dans les différentes civilisations (avec, bien entendu, une étude toute particulière de la civilisation grecque classique et de celle de l'Israël biblique); puis une enquête, plus rapide, sur la situation actuelle de l'« Eros minoritaire » (c'est-à-dire l'amour homophile) dans le monde; enfin la discussion et la critique des différents systèmes d'explications et d'interprétation du phénomène, pour en arriver enfin à la réponse propre suggérée par l'auteur.

Un tel plan ne va pas, cela se conçoit, sans quelque risque de répétitions et de double emplois. Ainsi, après les pages 23-146 intitulées « le fait historique », les pages 241-269 consacrées au « fait en lui-même, tel qu'il est vu par l'histoire », ne sont pas entièrement nouvelles. Et dans le tableau de la France d'aujourd'hui face à l'homophilie (p. 206-216) les huit pages où est relatée la querelle Gide-Claudet semblent échappées au chapitre 1<sup>er</sup>, où, précisément, sont cités l'immoraliste et les Caves du Vatican (p. 121).

(1) Françoise d'Eaubonne, *Eros minoritaire* (éd. André Balland, Paris, 1970, in-8°, 323 p.). Prix : 29 F. En vente à Arcadie.

Mais ce sont là critiques mineures, car de tels retours en arrière et chevauchements n'étaient peut-être, tout compte fait, guère évitables, tant il est vrai que l'histoire et le présent s'interpénètrent d'inextricable façon dès lors qu'on cherche à analyser les phénomènes.

En tout cas, Françoise d'Eaubonne a su dominer son sujet avec une clarté et une lucidité qui suscitent l'admiration.

Il n'est pas aisé de résumer une argumentation si fournie, ni d'entreprendre ici la discussion de chacun des points de son étude, dont aucun n'est indifférent.

En bref, elle voit dans le phénomène homophile une forme d'amour, minoritaire certes, mais, intrinsèquement égale à l'« autre amour ». Certaines civilisations lui ont donné une place honorable et même prépondérante dans leur équilibre culturel : la Grèce en premier lieu, mais aussi l'Islam médiéval, le Japon féodal, certaines cultures mélanésiennes et amérindiennes. Les hébreux, puis le christianisme, l'ont au contraire si violemment condamné qu'ils l'ont contraint à la clandestinité, sans pouvoir pour autant le faire disparaître. Le Renouveau l'a fait, un moment, réapparaître à la surface, puis la réaction puritaine, et ensuite le triomphe de la « morale bourgeoise », l'ont à nouveau banni. Cette alternance de « temps forts » et de « temps faibles » dans l'histoire de l'homophilie est rattachée, par Françoise d'Eaubonne, à tout le complexe du rapport des sexes (matriarcat-patriarcat, liberté-répression) et — selon les voies ouvertes par Wilhelm Reich — aux structures mentales, religieuses, économiques, des différentes sociétés.

Tout cela est foisonnant d'aperçus brillants et de notations originales. Au hasard, je citerai : le tableau des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles européens (p. 103-120), la note sur la « plasticité » sexuelle de l'homme et son conditionnement par le milieu où il vit (p. 129), la remarque sur l'évolution de l'« image » que les homosexuels se font d'eux-mêmes et que se fait d'eux la société (p. 118), l'assimilation inconsciente de l'homosexualité au danger le plus redouté par les sociétés européennes, qu'elles soient catholiques, protestantes, laïques ou socialistes (p. 215), la courageuse mise au point sur les limites de la théorie psychanalytique (p. 279-280), la remarque sur le lien existant entre le rôle social de l'homophile et un certain type de civilisation plus « repliée » que dynamique (p. 296).

J'ai dit que je n'étais pas, peut-être, convaincu par chaque page du livre. Ainsi, le chapitre sur la Grèce classique m'a paru un peu trop exclusivement fondé sur une explication psychanalytique des mythes et même de la philosophie socratique et platonicienne; pour l'Israël antique, c'est au contraire sur le Kabbalisme et l'ésotérisme que Françoise d'Eaubonne appuie surtout son exposé : là encore, les apports de la méthode historique rationnelle me semblent fâcheusement négligés. Quant au Moyen Age et à la Renaissance, j'ai déjà dit, à Arcadie, combien me semble superficielle et artificielle l'« Interprétation sexuelle de l'histoire » de Rattray Taylor, à laquelle Françoise d'Eaubonne fait par trop confiance.

Mais encore une fois, pas plus sur ces points que sur aucun autre, l'ouvrage n'est dépourvu d'intérêt; chaque chapitre donne d'abondantes nourritures à l'esprit. Et quel lecteur ne serait sensible à cette belle méditation qui termine l'œuvre, et où, citant le Dr Schlegel, Mme d'Eaubonne définit l'amour comme le moyen pour l'homme de tenter d'échapper à la condition « finie » de l'humanité — perspective dans laquelle évidemment, l'Eros minoritaire redevient l'égal de l'Eros majoritaire sans que la « morale » traditionnelle en soit le moins du monde malmenée ?

On ne dira pas qu'il s'agit d'un ouvrage facile. La pensée est élevée, et le vocabulaire n'est pas toujours aussi simple qu'on le souhaiterait. On y trouve, par-ci par-là, plus d'une trace du langage « hexagonal » si plaisamment moqué par Robert Beauvais (ainsi cette phrase : « ... un aspect positif de cette culture en ce sens qu'elle en marque la possibilité de remise en question, même si ces contestations ne sont que des modalités inscrites à l'intérieur d'une perspective aussi générale et aussi contraignante que l'immobilisme exotique des grands empires... » (p. 254), ou celle-ci : « La mystification aliénante de la femme dans une société phallocratique » (p. 51). Je ne vois vraiment pas ce qu'une étude aussi sérieuse que celle de Françoise d'Eaubonne gagne à se dérober derrière ce rideau de jargon à la mode).

Et, par ailleurs, il faut regretter qu'une relecture trop hâtive des épreuves ait amené l'auteur à laisser échapper trop de lapsus, tels que Jacques d'Adelsward établi à... Taormine (alors que le livre de Peyrefitte, cité sur la même ligne, s'intitule l'Exilé de Capri, p. 119), ou Suétone cité comme auteur d'une biographie... d'Héliogabale (p. 69), au encore Bussy-Rabutin devenu (p. 86) « l'abbé Bussy-Rabutin », ou Laurent le Magnifique méconnaissable sous le titre (inexistant) de « duc de Médicis » (p. 78). Ce sont (là comme le titre de mon opuscule *Hommes du Grand Siècle*, cité à la bibliographie sous le titre fantaisiste de *Libertins du Grand Siècle*) des bavures qu'il sera aisé d'éliminer à la seconde édition : seul celui qui n'aurait jamais commis un lapsus de cet ordre oserait accabler Mme d'Eaubonne.

Il reste que ce livre fait honneur à son auteur, et qu'il est, je le répète, le plus intelligent qu'on puisse lire sous la plume d'une personne extérieure à l'homophilie. Tentative d'analyse et d'explication globale du phénomène homophile dans l'humanité, il est aussi un plaidoyer ardent pour la reconnaissance de la liberté et de la dignité de l'Eros minoritaire. A ce titre, il doit occuper une place de choix dans la bibliothèque de tout Arcadien cultivé.

MARC DANIEL.

## CARNAVAL-LE ROI DES AULNES

Ce mot s'impose lorsqu'on sait comment Monsieur Toutlemonde accueille — ou rejette — ceux qui sont un peu différents de lui. La compréhension et la tolérance ne sont élaborées que par une minorité, hélas !

Une impression de malaise sourd de la lecture de *Carnaval* (1) de G. Fritsch; la lâcheté des acteurs (on n'ose dire des « héros »), la veulerie de la population d'une petite ville autrichienne (et non plus d'un village, comme dans *Scènes de chasse en Bavière*, que ce roman rappelle), la couardise qui se carapace de méchanceté quand le danger est passé, rien de cela n'incite à la joie. L'autoritaire « baronne » Vittoria (en fait une lingère, veuve d'un général) impose au gros photographe de singer l'homosexualité sa vie durant; elle affuble de vêtements féminins Félix, le protagoniste, déserteur de dix-sept ans; elle ne libère le bourg de son emprise néfaste que contre la certitude d'une vengeance collective le travesti malgré lui a sauvé la ville du désastre, lors de la débâcle de 1945; dans la paix retrouvée, le carnaval est prétexte pour les habitants à se donner bonne conscience. Ils se considèrent comme bafoués par le jeune homme, et surtout ne lui pardonnent pas sa lucidité : « Parlez-donc, vous, ne restez pas là avec cet air de vous fiche de nous. C'est nous qui sommes en train de nous moquer de vous, comprenez-le à la fin ! » (p. 25).

Sous prétexte de protéger de la risée publique celui qui est devenu un bouc émissaire, Vittoria l'enferme dans un caveau, dont on peut douter qu'il sorte jamais vivant.

Est-ce à cause de sa vision désespérante du monde que l'auteur, l'an passé, s'est suicidé, à quarante-six ans ? Dérision, forme (moderne ?) de l'Enfer...

\*  
\*\*

C'est une ironie d'une autre veine qui s'épanouit dans *Le Roi des Aulnes* de M. Tournier (2). La presse a abondamment commenté ce roman (3), salué comme un très bon ouvrage. De fait, au service

---

(1) Fritsch Gerhard, *Carnaval*, roman trad. de l'allemand par Mathilde Camhi. Gallimard-N.R.F., coll. « Du Monde entier », 1970, 154 p., in-8°. Prix : 23 F.

---

(2) Tournier Michel, *Le Roi des Aulnes*, roman. Gallimard-N.R.F., 1970, 396 p., in-8°. Prix : 25 F.

---

(3) Voir en particulier la critique de Jacqueline Piatier dans *Le Monde des Livres. Le Monde* du 12 septembre 1970.

d'une idée originale — la pérennité des Ogres — le style ici est aisé, iudique — quoique certaines analogies sur la « phorie », qui place le bonheur de l'homme adulte dans le fait de porter un enfant, soient douteuses. Et pourquoi s'obstiner à nommer « sinistre » une écriture de gaucher, qui n'est que « senestre » ? La construction du roman semble déroutante, mais sa conduite confirme un art habile, déjà révélé il y a trois ans dans *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*. Les symboles se dévoilent peu à peu à Abel Tiffauges; c'est en Prusse orientale, alors que son destin individuel rencontre l'histoire, qu'il découvre le « pays des essences pures ». Dans la forteresse imaginaire de Keltenborn, il devient rabatteur d'enfants pour la « napola » — authentique, elle — où l'on dresse la jeunesse hitlérienne. Une pansexualité totale ruisselle alors : Tiffauges examine la pilosité des enfants en passant ses lèvres sur leur peau; il se couche dans l'amas des cheveux coupés de ses quatre cents jeunes garçons; et le rapport entre la ballade de Goëthe qui donne son titre au livre et la « mission » de l'ogre est exalté par l'enlèvement final dans l'aunai d'un marécage...

Bien qu'Abel ait refusé d'emblée la paternité et la pédérastie, ces deux formes d'amour, l'homosexualité, à peine nommée, toujours diffuse, s'éclaire d'une manière étrange. Certains Arcadiens regretteront peut-être cette distanciation. Mais le héros, qu'on le sache, est affecté de « microgénitomorphie »; ceci expliquerait-il cela ? Ce serait dommage. Car il est certain que la philosophie de pureté professée par Abélard eût été beaucoup plus convaincante avant sa mutilation, qu'après...

\*  
\*\*

Ces conceptions bizarres de l'homophilie ne doivent pas masquer qu'il est d'autre part des homophiles heureux. Mais ceux-là ont-ils besoin qu'on raconte leur histoire ?

**PIERRE NOUVEAU.**

## LOUPS-GAROUS ET VAMPIRES

de ROLAND VILLENEUVE (1)

Ces noms nous procurent de délicieux frissons. Sous la plume de Sam Stoker le comte *Dracula* est noble, digne et séduisant, avec son nez aquilin, ses narines très dilatées, son grand front, sa belle chevelure noire, ses dents pointues et son étrange pâleur, que fait valoir sa sombre cape. Pourtant Roland Villeneuve, qui traque ces êtres légendaires depuis un lointain passé jusqu'à nos jours, illustre leurs manifestations d'exemples beaucoup moins romantiques.

Si vous avez pour la caresse des incisives du vampire une attirance inavouée, prenez-en votre parti : les vampires homophiles sont rares. L'archange « maléfique et blondinet qui dans *Le bal des Vampires* fait passer un étrange quart d'heure à Roman Polanski » reste une exception. Par contre, les vampires lesbiens donnent volontiers aux jeunes filles, pendant leur sommeil, d'agréables frissons, tels ceux qu'évoque l'ardente et jolie Laura de Karnstein, sous la morsure de Carmilla, l'héroïne de Shéridan Le Fanu :

« ... Je me rappelle particulièrement une voix féminine, claire et profonde, qui parlait comme à distance, avec lenteur, et éveillait toujours en moi la même sensation craintive d'indescriptible gravité. Parfois, j'avais l'impression qu'une main me caressait doucement la joue et le cou. Parfois, c'étaient les baisers de lèvres chaudes, se faisant plus longs et plus tendres quand ils atteignaient ma gorge, mais là, la caresse s'immobilisait. »

Villeneuve rapporte un étrange cas de nécrophilie légendaire, celui de Bacchus dont le jeune Polymnus tombe amoureux.

« La mort ayant emporté l'éphèbe avant que le Dieu ait pu le satisfaire ce dernier n'en tient pas moins sa promesse. Bacchus lui éleva un tombeau et, en l'honneur du défunt, il fabriqua avec une branche de figuier un Phallus qu'il plaça sur ce monument... Bacchus, jaloux de remplir ses engagements, planta le Phallus de bois sur le tombeau du défunt, s'assit à nu sur sa pointe et, dans cette attitude, il s'acquitta complètement envers ce simulacre de la promesse qu'il avait faite au jeune Polymnus. »

En exposant le cas d'Edgar Poe, Marie Bonaparte a montré que la fidélité envers sa mère disparue avait changé Poe en un nécrophile inhibé.

---

(1) (L'aventure mystérieuse. J'ai Lu.)

« Non refoulé, il eût comparu en justice; refoulé, Edgar Poe... devint un psychopathe et un poète, et ceci dans les proportions où se mêlaient en lui le retour morbide du refoulé et la sublimation artistique du plus difficile à sublimer, certes, de tous les thèmes d'amour. »

Le cas de Poe me permettra de tirer une morale du voyage dans les bas-fonds de l'inconscient auquel Villeneuve nous a conviés. Tout homme est obligé de sublimer une part — une part seulement — de sa sexualité. Certains hommes, comme les homophiles, souffrent d'appartenir à une minorité sexuelle. Au lieu de gémir sur leur condition, il leur faut accepter d'un esprit intrépide ce qui, sur le moment, leur semble un mal. C'est le seul moyen de hâter le bien qui s'y trouve! Faire sortir le bien du mal a toujours été le grand Art du Sage. Tel est le sens du cinquième et dernier des Commandements laissés par le Prophète Mahomet à ses disciples dans la voie intérieure :

« Attribuez tout à Dieu, parce que tout vient de lui. Que votre résignation soit telle que si le Mal et le Bien étaient transformés en chevaux et qu'on vous les offrit pour monture, vous n'éprouviez aucune hésitation à vous élancer sur le premier venu, sans chercher quel est celui du mal ou du bien. Tous deux venant de Dieu vous n'avez pas de choix à faire. »

SERGE TALBOT.

---

## LES VEUFES

de BOILEAU-NARCEJAC (1).

La jalousie, ce tourment dégradant, cette marque insigne de faiblesse, tel est le thème du dernier roman de Boileau-Narcejac.

Le héros — Serge Mirkhine — est un jaloux quelque peu pathologique, mais ne le sont-ils pas tous ?

Il n'est pas question de vous en dire plus long pour vous laisser le plaisir du coup de théâtre final que d'aucuns pressentiront sans doute.

La nouveauté ici réside dans les rapports homosexuels habilement mis en œuvre mais avec une rare économie de moyens.

En dépit d'un abus du monologue intérieur, ce qui est habituel chez ces auteurs, ce roman se dévore d'un trait.

Plaignons les jaloux et fuyons leur enfer.

Amen.

SINCLAIR.

---

(1) Denoël. Prix : 13 F.

## AU DELA DU SEXE

de LÉOPOLD GOMEZ (1).

Il est bon que dans les bibliothèques de prêt les reliures soient neutres : au moins le lecteur ne choisit-il pas un livre en fonction de la couverture. Si l'on s'en tenait à la photo suggestive de celui-ci, on le classerait dans la réserve de certains kiosques des boulevards. A la suite de la critique de son dernier roman : *Un Homme seul*, parue ici (2), l'auteur a bien voulu me faire savoir qu'il n'était pour rien dans le choix malheureux des photos. Dont acte.

Le titre, à première vue, semble tout autant raccrocheur; il est vrai que le mot « sexe » est à la mode; il est vrai aussi que la narration dépasse les ébats charnels. Ceux-ci, sinon multiples, sont du moins assez nombreux pour faire craindre que le lecteur ne devienne voyeur. Mais les étrointes hétérosexuelles, quoique passionnées, sont pudiquement dites : la pure Madeleine, institutrice dans le bled algérien, la pulpeuse Olga, journaliste, donnent au romancier l'occasion de faire connaître les désirs, les rêves, les phantasmes d'un ingénieur d'une station saharienne de pétrole. Jusque-là, le roman semble n'offrir qu'une intrigue en deçà des histoires de sexe (ou de continence), dans laquelle s'insèrent des analyses sur l'Algérie française ou la situation politique en Afrique du Nord vers les années soixante... Avec le troisième personnage, le climat change.

Habilement présent depuis un passage à Touggourt, Benkiran est le fil conducteur d'un récit plus trouble et plus pur à la fois qu'un roman d'amour : il a quatorze ans, et l'ingénieur se prend d'affection pour lui; les drames qui s'ensuivent ouvrent les yeux de l'adulte; ils sont la conséquence des sentiments. Pureté de l'attachement; trouble expliqué à l'avant-dernière page (3)... Il est néanmoins dommage que par une équivoque l'auteur se dédouane vis-à-vis des « bonnes mœurs ». Cela gâte la vraisemblance, et quelque peu le plaisir de la lecture.

Le cadre est à la mesure de l'action; la pureté, la dureté du Sahara, omniprésent, enchâssent les passions avec la cruauté nette que connaissent bien tous ceux qui ont vécu dans ce monde plus qu'étrange, inhumain : l'homme s'y dépasse, ou s'y perd.

PIERRE NOUVEAU.

---

(1) 200 p., gd in-8°, Centre Européen de Presse et d'Édition, Paris, 1970. Prix : 12,50 F.

---

(2) *Arcadie*, n° 199-200, p. 355-356.

---

(3) ... mais il faut se garder de le révéler à ceux qui veulent lire ce livre !

**L'AMOUR A TROIS**  
**DISONS UN SOIR A DINER**

**Midi-Minuit**, film français de Pierre Philippe.

**Un amour à 3**, film italien de Sergio Capogna.

**Flesh**, film américain underground.

**Macunaïma**, film brésilien de Joachim Pedro de Andrade.

**Disons un soir à dîner** (Metti, una sera a cena), film franco-italien de Giuseppe Patroni-Griffi.

\*  
\*\*

**Midi-Minuit** est un film d'horreur — un peu chichi et haute-couture, un peu longuet aussi.

Il comporte nu numéro assez divertissant du monstre sacré qu'est Daniel Emilfork en père d'une famille de loups-garous, perpétuellement flanqué de 3 gigolos — grand standing oblige.

L'auteur connaît-il la couronne d'or de notre ami G. Vellon ? Il l'a plagié dans la scène finale (muette) du mariage où derrière le sadique et sa tendre proie (Sylvie Fennec) on voit Daniel Emilfork, tout de blanc vêtu, lui aussi, sortir de la chapelle au bras d'un de ses gitons, pareillement recouvert sinon de probité candide au moins de lin blanc.

A voir pour initiés non cartésiens.

Avec **Un amour à 3** on aborde un tout autre registre.

L'action se déroule à Bologne dans un milieu étudiantin et contestataire.

Capogna a dépeint avec sensibilité ce personnage du jeune homme trop riche, trop beau, encore vierge, qui se laisse initier par la maîtresse de son meilleur ami, ce qui est un moyen de se rapprocher de lui. Cette scène où les mains des deux garçons se cherchent et se joignent sur le ventre nu de leur commune amie transcende ce que l'anecdote pourrait avoir de grivois et atteint à une émotion vraie.

Le pluralisme c'est évident fait chaque jour davantage son entrée dans le cinéma. Il y a belle lurette, on le sait, qu'il est dans la vie de tous les jours.

Sergio Capogna a su montrer cette passion timide et touchante. Son film a une grande qualité de ton. Il n'a pas évité le piège de l'accident-sulcide final.

Je regrette que ce film n'ait pas été exploité en version originale, mais, même doublé, il mérite d'être vu et si possible pourrait être un jour montré aux Arcadiens.

Je ne citerai que pour mémoire *Flesh*, exemple du cinéma américain underground sur un thème qui présente certaines analogies avec celui de *Macadam Cow-boy*. Mais là s'arrête le rapprochement, l'un étant incomparablement plus intéressant que l'autre. Ce n'est pas parce que l'on y voit assez longuement le sexe sans grâce du héros de l'affaire ou les ébats de deux lesbiennes peu attrayantes que cette œuvre, inexploitable commercialement, peut captiver.

Quant à *Macunaïma*, c'est un produit typiquement brésilien : l'adaptation d'un roman picaresque et féérique.

On y voit un travesti accoucher d'un bébé de quarante-sept ans, un noir devenir blanc, des ogres et des ogresses, etc..., le tout en décors naturels, avec des moyens assez limités et une grande saveur.

Le héros, pour ravir un talisman au cou de l'ogre, se travestit puis après un effeuillage total, l'ogre étant de plus en plus aguiché, ne doit son salut qu'à la fuite cependant que l'ogre s'écrie : « Mais c'est un homme, oh ! je n'ai pas de préjugés. »

Cette œuvre, en forme de farce burlesque, avait fait sensation à Venise lors de la Mostra 69. Elle ne peut malheureusement que décontenancer le spectateur moyen, mais les autres s'en délecteront.

Disons un soir à dîner n'est pas dû à un metteur en scène de métier mais à un homme de lettres. D'où l'ampleur des dialogues et le côté intellectuel accusé, le tout extrêmement sérieux.

La politique y joue un rôle et l'on peut y entendre dans la bouche il est vrai d'Annie Girardot qui incarne la dinde de service : « Heureusement il y a l'espoir du mouvement homosexuel international. » Ce n'est pas le Banquet de Platon bien qu'on le cite au dîner final et qu'il n'y manque même pas un éphèbe (un peu marqué il est vrai).

Dans ce film le pluralisme atteint une dimension exceptionnelle : le trio classique mari, femme, amant se mue en quatuor par l'appoint d'un gigolo emmené dans la ronde par l'amant.

Méfions-nous des ambivalents, Ric le garçon à voile et à moteur s'éprend de Nina et essaie — besogne vaine — de la monopoliser.

Mais Michel, le mari, Trintignant plus feutré que jamais, veille et a tôt fait de remettre sur la bonne voie un train qui menaçait de dérailler. La famille s'agrandit, voilà tout.

Film qui se voit sans passion comme sans ennui, à préconiser pour ces soirées estivales où, par le jeu des vacances, on se sent quelque peu esseulé.

SINCLAIR.

## LES COUSINES

de Louis SOULANES.

Telle est la qualification donnée à ce film lors de sa sortie à Paris et il faut avouer que c'est déjà tout un programme.

Il est urgent, comme Jean Renoir l'a déjà dit paraît-il, que l'acte sexuel soit décrit dans le plus grand détail sur les écrans, après quoi on pourra passer à d'autres tâches.

D'ici là nous n'échapperons pas au moindre prétexte à un festival de cuisses, seins, sexes et autres épices, recours facile de tout cinéaste en panne d'imagination.

Les cousines sont en bonne place dans cet étalage de banalités. On y a ajouté pour faire large mesure une infirme fonctionnelle depuis l'âge de dix ans, à la suite d'un choc émotionnel.

Elle voit, entend, mais ne peut ni bouger ni parler.

On sait d'avance qu'elle recouvrera, à la suite bien entendu d'une autre émotion, l'usage de ses jambes et de la parole.

Cela lui permettra de jouer les justicières et avec un à-propos dont il faut louer l'ingénieux scénariste d'appeler au téléphone la police. Pour un âge mental de dix ans, confessons que c'est une belle initiative.

Mais laissons là cette vilaine rapporteuse que l'on voit aux dernières images gambader avec un amoureux sur la plage de la Grande Motte.

Honni soit qui mal y pense et voilà pourquoi cette fille n'est plus muette.

Avant d'en arriver à cette extrémité, il faut subir là où les idylles des deux cousines, aussi parfaitement rompues à la navigation à voile qu'à moteur.

Elles finissent par organiser une « surbroum » particulièrement minable où après s'être plus ou moins tripoté avec un affligé manqué de conviction, on arrive au clou si j'ose dire de toute l'affaire.

Ce clou d'ailleurs, c'est un anneau fixé au plafond d'un salon et les deux complices, sous l'influence d'on ne sait quelles drogues, imaginent d'y suspendre en guise de lustre l'amant de l'une d'entre elles.

Aussitôt imaginé, aussitôt fait et l'on voit ces deux frères personnes hisser avec fort peu de ahans ce robuste gaillard, tout en gardant la corde enroulée autour de leurs poignets. Veuves, elles se retrouvent au réveil !

Et, horrifiées fort justement par ce déficit aux lois de la pesanteur, s'emploient à faire disparaître le cadavre.

Mais ce crime, grâce à un fœtus momifié et à l'infirme miraculée (voir plus haut), ne demeurera pas impuni !

Si vous n'aimez pas ça (et comme je vous comprends) tâchez de votre western habituel et bonne nuit.

SINCLAIR.

INSOLITE  
EROTISME  
SEXOLOGIE



Livres tabous, revues hors commerce,  
Films, diapos, disques, gadgets, etc...

*En vente dans nos SEX-SHOPS :*

Paris-5<sup>e</sup> — 4, rue du Petit-Pont, 10 h à 14 h  
Paris-8<sup>e</sup> — 34, Champs-Élysées, 10 h à 20 h  
Paris-9<sup>e</sup> — 33 bis, bd de Clichy, 10 h à 24 h  
Paris-15<sup>e</sup> — 70, rue Castagnary, 9 h à 19 h  
Nice — 4, rue Croix-de-Marbre, 10 h à 22 h  
Lyon-5<sup>e</sup> — 26, rue du Bœuf (14 h à 2 h du matin)  
Lyon-2<sup>e</sup> — 29, rue Thomassin  
Saint-Etienne — 21, rue Charles-de-Gaulle

*ou par correspondance*

**TRUONG DISTRIBUTION**

91-LINAS

*Envoi direct et immédiat*

Important catalogue AR illustré de 1 600 titres contre 4 timbres



**I - K I**  
**sciences occultes**

résout bénéfiquement  
vos problèmes,  
professionnels,  
sentimentaux...

lignes de la main — *cartes* — *tarots* — graphologie  
*métamorphoses de Royer* — formes fortuites de Rorschach  
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboulté, PARIS-9<sup>e</sup> — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

*Ayez des cheveux adaptés,  
afin d'obtenir le volume de coiffure désirée*

**POSTICHEUR**

**HOMMES ET DAMES — Spécialiste TOP-MAN  
COIFFURE DAMES**

**RENÉ DUCHANGE**

29, boulevard Rochechouart, PARIS-9°

Téléphone : 878-88-14

*Remise aux Arcadiens*

---

---

## **AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE**

On y mange de 19 h 30 à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis  
et bénéficient d'une remise de 10 %*

**MENUS à 15 F et 20 F**

**SPÉCIALITÉS DU PÉRIGORD :**

Confits, foie gras, cèpes, truffes, cailles, etc...

**FERMÉ LE LUNDI**

**28, rue Jean-Maridor — PARIS-15°**

Tél. 533-50-91

---

---

### **HOTEL DE L'ESPERANCE**

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99

au QUARTIER LATIN

### **HOTEL STAR (avec ascenseur)**

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

### **HOTEL LAKANAL**

9 bis, rue Lakanal — Paris-15° — Tél. : 828-09-13

*Dirigé par un Arcadien*